

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 4 : 1918) du

VENDREDI 22 MARS 1918

Cet après-midi, en la salle de l'Union coloniale, clôture des conférences de l'«*Assistance discrète*». M. Thomas Braun a prononcé un discours faisant écho à celui de M. Paul-Emile Janson (1).



Thème : l'union sacrée et la nécessité de la faire durer après la guerre, de la rendre permanente. M. Thomas Braun a trouvé, pour le développer à son tour, des paroles neuves, fraîches, délicatement imagées et, par là, pénétrantes, des paroles où l'on reconnaissait, à côté du bon citoyen, le poète des ***Bénédiction***s. Beaucoup de monde. Nombreux et chaleureux applaudissements. Il faudra se souvenir, après la victoire, de ce discours et surtout, pour la rendre effective, de l'adhésion qu'on y a donnée en l'applaudissant si vivement.

M. Braun a dit au début de son allocution :

« L'union, l'union sacrée, forme nouvelle du dogme de la Communion des saints, qui, comme le Père Rutten nous l'a enseigné, embrasse tous ceux de foi et de bonne foi, l'union serait si facile si nous réfléchissions à ce qui nous rapproche plutôt qu'à ce qui nous divise, si l'esprit national chassait de nos coeurs le détestable esprit de caste. »

Suit une dissertation sur ce patrimoine commun : aïeux, héros nationaux, histoire, paysages, mouvements du ciel, cadence des cloches, semblable manière de penser et de sentir, instinct patrial, souffrances, fiertés, espoirs, martyrs, passions, drapeau, le Roi et la Reine. Et M. Braun continue :

“Ne sont-ce pas là les plus nobles signes de ralliement ? Que pourrait-on vouloir de plus ?

Et, dès lors, si la nation est la possession en commun d'un antique cimetière avec la volonté de continuer à faire valoir cet héritage indivis ; si l'autel de la Patrie n'est pas seulement un mausolée ; s'il faut jurer sur la tombe des ancêtres fidélité dans l'avenir à ce qu'on fut pour eux dans le passé – quelle magnifique occasion de nous reconnaître et de nous rassembler pour l'ouvrage

de demain – dont vous avez acclamé le généreux et juste programme le premier jour de ces réunions !

Soit, disait-on, avant l'union économique, l'union artistique, l'union coloniale, soit ! Mais pourquoi pas l'union morale et l'union sociale, l'union politique dans le beau sens, c'est-à-dire pour la direction de la chose publique sous les yeux du monde attentif à la manière dont la Belgique, si splendidement exemplaire pendant la guerre, saura se comporter après. Noblesse oblige. Par quoi pourrions-nous être distraits de ce but magnanime ?

Notre devise, cessant d'être une banalité, n'a-t-elle pas enfin retrouvé tout le sens qu'elle avait en 1830 ? Puisqu'il faut en vivre, n'est-elle pas devenue une vérité substantielle et émouvante ?

La question des langues n'existe plus. Les activistes se sont chargés de la résoudre. Nous conserverons dans la combinaison et le rapprochement de nos idiomes un des facteurs les plus savoureux de notre originalité composite. Nous comprendrons le mot de Roosevelt parlant de ses propres origines : « *Je suis à moitié Anglais, à moitié Hollandais et tout à fait Américain* » ; celui d'Adrien Mithouard, théoricien de l'Occident : « *Je suis Lorrain par mon père, Breton par ma mère, et donc deux fois Français* » ; mais mieux

encore nos vieilles rengaines, qui reprennent ces temps-ci leurs charmes, leurs vertus actives :

*Je n'ai qu'un cœur pour aimer ma patrie
Et deux lyres pour la chanter,
Flamands, Wallons, ne sont que des prénoms,
Belges est notre nom de famille.*

Mesdames, Messieurs, les temps sont venus de pratiquer les enseignements que nous donnaient déjà nos guides avant la guerre. Le cardinal Mercier, disait en 1910, devant Jules Lejeune et Paul Janson : « *Maintenant que l'unité des croyances chrétiennes est rompue, il est si rare de se rencontrer avec ceux qui ne croient plus ou n'ont plus la même foi, sur un terrain de cordiale entente ! Cette unité, j'ai confiance qu'elle se reformera un jour, je ne sais quand ni comment, mais il me paraît qu'elle prendra son point de départ dans un sentiment de miséricorde pour les douleurs humaines et dans un commun désir de les soulager.* » Et notre éminent collègue, M. Adolphe Prins, écrivait il y a déjà de longues années : « *Ce qu'il faut déplorer, c'est un esprit de parti desséché par l'esprit sectaire, dont les politiciens vivent, mais dont un peuple peut mourir ; c'est la manifestation d'une défiance si inquiète, si ombrageuse, si mesquine et si vulgaire qu'elle empoisonne les sources de la vie nationale.* »

Rien n'est plus vrai.

Voyez (pour parler de ceux que je connais bien, mais les autres ne doivent pas valoir bien mieux), voyez les avocats : leur vie professionnelle serait intolérable sans la confiance où elle baigne. Pas d'embûches et, à la barre, pas de personnalités ... Ils sortent – ils sortaient ! – du Palais ... Les voici à la Chambre. En un quart d'heure ce sont d'autres hommes. Le parti s'en est emparé, la fraction les tient : pièges, calculs, stratégie ... Ils perdent toutes les charmantes qualités professionnelles ... On les excite à la haine, à l'injustice, au parti-pris : le mot n'est que trop juste. Plus d'indulgence, plus de pitié, plus même d'impartialité ...

Faut-il s'étonner si des jeunes gens de bonne volonté et enthousiastes se soient dès lors détournés d'une carrière dont notre régime expose d'ailleurs l'accès à de si pénibles et viles intrigues ? Dommage pour la chose publique ! Mais combien il faudrait peu, aux proches heures de reconstruction et de rétablissement, pour lui rendre ses plus nobles attraits !

Et quel bonheur ce serait alors pour tous – ayant perfectionné, par les œuvres et les travaux qui nous emploient et nous confondent tous les jours, notre éducation civique – de continuer à accomplir ensemble notre devoir social, et, sans

dilettantisme, sans lâche faiblesse, gardant tous chevillées à l'âme nos plus chères croyances et les ferments de notre vie intérieure, de travailler unanimement au règne de la justice et de l'honneur !

Ne parlons plus de tolérance. Avons-nous à nous tolérer, à nous souffrir les uns les autres ? Si vous voulez, disons respect, comme on l'a souhaité. *« La pensée qui ne respecte pas la foi n'est pas une pensée vraiment libre ; mais celui qui voudrait imposer une foi méconnaîtrait par le fait même à celle-ci une vertu intrinsèque suffisante pour s'imposer elle-même »*. Respectons-nous ! Mais allons plus loin. Comprenons-nous, admirons-nous les uns les autres, comme nous avons admiré Ruysbroeck ou Jansenius.

Plus haut encore ! *« Sursum corda ! »* Aimons-nous les uns les autres, car, comme il est écrit dans l'Épître de Saint Paul : *« La charité est patiente ; elle est pleine de bonté ; elle n'est point envieuse ; elle n'est point téméraire et précipitée ; elle ne s'enfle point ; elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche point, ses intérêts ; elle ne s'irrite point ; elle ne soupçonne point le mal ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais de la vérité ; elle endure tout ; elle croit tout ; elle espère tout ; elle supporte tout. La charité ne finira jamais »*.

Aujourd'hui, voici le printemps. Les ténèbres se dissipent. La terre rentre en état de grâce ... Les temps nouveaux seraient-ils là ?

Hier, l'Université de Bruxelles refusait de rouvrir ses portes avant le jour où celle de Louvain aurait reforgé, puis rouvert les siennes. Dans quelques jours tout le pays, toutes les écoles, fêteront le 80^{ème} anniversaire du grand Belge, Ernest Solvay, fondateur du Comité National (**Note** : de Secours et d'Alimentation). Et, en ce moment, que faisons-nous, qu'avons-nous fait, venus de tous des camps, vers vous qui représentez toutes les nuances de l'opinion, sinon la preuve que l'entente, la collaboration, est non seulement possible, mais normale et même excitante et savoureuse !

Les bluets et les coquelicots ne mêlent-ils pas leurs joyeuses couleurs dans le champ d'avoine où le Bon Dieu les fait pousser ensemble ? C'est nous qui les avons dénaturées, en faisant de ces soeurs des fleurs antagonistes. Marions-les donc dans un même bouquet ... et nous l'offrirons à notre Belgique ... pour son centenaire.

Trêve d'ici-là !

Et quand, alors, dans douze ans seulement, sur cette terre restaurée, régénérée, enorgueillie – cuivres aux portes, laine aux matelas, pain blanc à la huche –, quand sur cette terre bénie,

auront, grandi et mûri ces jeunes hommes, baptisés aujourd'hui ensemble dans l'Yser et par le feu, ce sera devenu si simple, si tranquille et si beau, qu'ils se demanderont comment il a pu être possible de ne pas toujours s'aimer ainsi ! »

(1) Voir 20 novembre 1917 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19171120%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Notes de Bernard GOORDEN.

La photo est extraite de « ***Un tribunal de guerre allemand au Sénat*** » :

http://www.senaat.be/www/?Mlval=/index_senate&MENUID=20200&LANG=fr

Voyez aussi la conférence de Frans (ou Franz) **ANSEL**, presque intégralement reproduite le 13 mars dans ***50 mois d'occupation allemande*** :

<http://www.idesetautres.be/upload/19180313%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Afin d'être édifiés, consultez le ***Rapport de l'oeuvre de l'Assistance discrète*** de 1917, Bruxelles, Impr. J.-E. Goossens :

BE-KBR00_A-0777630_0000-00-00_01_0000.pdf